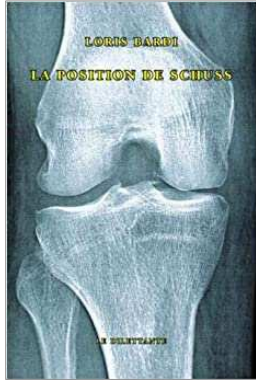


Loris BARDI, *La Position de Schuss*, Paris, Le Dilettante, 2020, 221 p., 25 € [n° 16].



*La position de Schuss*, voilà un titre qui parlera aux adeptes du ski de descente et aux candidats à une pose de prothèse du genou, peut-être d'ailleurs les mêmes, quelques années plus tard. En effet, c'est cette flexion à 20 % qui permet au chirurgien orthopédiste d'examiner l'état de votre articulation défectueuse.

Thomas Haberline, l'anti-héros new-yorkais de ce roman plein d'autodérision, est justement un chirurgien orthopédiste cousu d'or grâce à cette activité qu'il exerce du meilleur côté de Central Park, dans une clinique huppée dont il est la vedette. Détail significatif qui donne le ton du roman : il se trouve que la gloire lui est tombée dessus par erreur, alors qu'il n'était encore qu'un obscur praticien de quartier. C'était dans les années 1980 : venant, à son insu, d'opérer incognito d'un vulgaire oignon plantaire la très glamour Laura Brannigan, coqueluche de la presse people, il avait été photographié par un paparazzi en mal de scoop alors qu'il l'aidait, avec les prévenances déontologiques d'usage, à rejoindre son chauffeur. Le supposant à tort intimement introduit dans l'univers doré sur tranche des célébrités, une clinique branchée lui avait alors offert ce poste hautement lucratif.

Des années et des millions de dollars plus tard, à l'âge charnière de la cinquantaine, en position de Schuss sur la pente de l'alcoolisme, Thomas fait le constat d'une vie boiteuse, se berce de l'illusion qu'il peut en changer et devenir l'artiste qu'il a toujours rêvé d'être : écrire devient alors une véritable obsession. Mais comment devient-on écrivain ? Quelles recettes ? Quels rituels ? Si l'on boit autant qu'Hemingway, devient-on Hemingway ? Le roman enchaîne alors les épisodes cocasses, très réussis et réjouissants d'autodérision, qui conduisent le velléitaire d'échec en échec tout au long des douze chapitres d'un chemin de croix tragico-mique. La possibilité d'une résurrection s'amorce avec une suite de rencontres entre le narrateur et un groupement d'oies bernaches fascinantes de beauté, en bordure de l'East River, quelques jours avant leur migration. Elle deviendra effective, loin des faux-semblants new-yorkais, par la grâce salvatrice de la nature et le pouvoir régénérateur de la montagne, à l'occasion d'une semaine à Lake Placid. Il y séjournera en compagnie de Valentina Cavelli, une vieille amie galeriste, complice de toujours et maîtresse occasionnelle, et s'essaiera avec elle à l'art conceptuel, cet art pour lequel il y a un mode d'emploi, alors que l'écriture n'en a pas. De retour à New York, purgé de ses chimères et en bonne voie de guérison, Thomas apprendra à renoncer à l'alcool et s'engagera dans la construction d'un nouveau couple.

Avec cet anti-héros, Loris Bardi crée un personnage ambivalent, aussi humain par ses bouffées d'opportunisme cynique que par ses naïvetés et ses fragilités. Au bout du compte, on ne peut pas s'empêcher de le trouver attachant. S'inspire-t-il de son propre vécu d'écrivain débutant ? En tout cas, il excelle dans l'autodérision et la démystification des légendes et des faux-semblants : le cynisme assumé de certains businessmen du monde médical, la pauvreté des relations dans le milieu des célébrités où l'on peut, dans la même lettre, se donner du « cher ami » et du « sinistre connard », les absurdités et supercheries qui entourent le commerce de l'art contemporain. En bonne logique, il réserve une place particulière à la figure du romancier médiatique en introduisant dans la fiction l'écrivain à succès contemporain, Jonathan Franzen, qu'il admire. Répondant avec sincérité aux questions du narrateur qui s'attend à des révélations sur la transe créatrice, Franzen se découvre comme un tâcheron des plus prosaïques, à la comptabilité vaguement ridicule, qui fait ses 1 000 mots par jour, les yeux bandés, des bouchons dans les oreilles, sans boire une goutte d'alcool et se flatte d'accuser 10 000 heures d'écriture au compteur.

Deux autres personnes de la vie réelle deviennent personnages de fiction. Outre Laura Brannigan, un temps choriste de Leonard Cohen, et dont le narrateur apprend la mort (2004) à Lake Placid, il faut citer Michel Blazy (1966-), artiste contemporain associé à l'art conceptuel



et plus particulièrement à l'*arte povera*. C'est lui qui prête son chalet de Lake Placid à l'amie du narrateur, et l'œuvre d'art conceptuel que conçoit le couple s'inspire directement d'une œuvre réelle de l'artiste. Il faut enfin signaler dans le roman la présence d'une œuvre d'art si importante qu'elle accède presque au statut de personnage à part entière. Destinée à questionner la notion de propriété, et intitulée *Property Right*, il s'agit d'une armoire dans laquelle le public peut librement déposer ou prendre tout objet qu'il désire, ce qui permet au narrateur d'articuler, par le dépôt symbolique de sa tablette d'écrivain raté, le passage entre le passé et l'avenir. Cette œuvre évolutive existe bien en réalité, elle a été réalisée par l'artiste plasticien belge Nicolas Provost (1969-) et fait partie aujourd'hui du FRAC d'Île-de-France. Quand on sait que Loris Bardi est aussi un grand voyageur, que ses expériences professionnelles l'ont familiarisé avec différentes formes d'art, notamment le cinéma, on comprend ce jeu transgressif avec les frontières, cette libre circulation affirmée entre fiction et réalité, cette interrogation sur ce qui distingue le tien du mien, vastes sujets s'il en est...

On lira donc ce premier roman avec beaucoup de plaisir et d'intérêt, même si le lecteur peut questionner la construction et le rythme de sa deuxième partie. Le chapitre 9, consacré à une visite de Valentina à son père, ou la partie du chapitre 10 consacrée à une fête organisée par un ami français du narrateur peuvent faire l'effet de pièces rapportées un peu superflues. Sans doute faut-il y voir l'effet de la pratique cinématographique de l'auteur. En effet, Loris Bardi, qui fut par ailleurs script et monteur pour le cinéma, et est aujourd'hui un auteur primé de films et documentaires de création, admet ne jamais écrire de façon linéaire, mais par petits morceaux isolés dont il effectue ensuite le montage. Cette remarque étant faite, il appartient bien sûr à l'auteur et à lui seul de dire « Coupez ! ».

*Claude-Rose Peltrault*